

CHAPITRE V.

Premiers temps qui suivent la révolution de juillet. — Cette révolution met le comble au désordre. — Redoublement de bassesse et d'infamie. — Sectes antisociales.

C'en est fait d'un empire où l'on ne sait plus conspirer que pour de vils intérêts : toutes les révolutions et les plus nobles efforts s'y font en pure perte ; il n'y a que l'égoïsme désormais qui profite

du dévouement. Quoi qu'il arrive, l'intrigue s'est arrangée pour recueillir le fruit de la victoire. On dresse des monuments aux martyrs de la foi politique, mais on se hâte d'ensevelir dans leur tombe la grande pensée qui avait armé leurs bras. Or n'est-ce pas ainsi que la révolution de juillet elle-même, pliée à d'odieuses combinaisons, a trouvé le moyen de renouer avec toutes les infamies ? Elle n'a eu besoin que d'un peu de souplesse ; il lui a suffi de changer le nom des abus pour les faire respecter. Par son influence tous les mensonges revivent, tous les privilèges rentrent en grâce ; si l'on en excepte l'hérédité de cet ancien sénat que l'on a vu tant de fois se mutiler de ses propres mains, et consentir à toutes les humiliations pourvu qu'on lui laissât celle de vivre. Et ce qu'il y a de pire, c'est que, pendant que l'on joue cette comédie, le caractère national se dégrade ; la colère du peuple,

détournée de son véritable but, s'épuise en bouffonnées vengeances, en pures scènes de carnaval. Je n'aime point à voir tomber dans le burlesque les témoignages de l'indignation publique, et l'insurrection se changer en vains spectacles.

Et cependant, que devinrent alors toutes les théories et les magnifiques promesses de nos publicistes du progrès ? Que firent-ils de ces puissantes doctrines qu'ils tenaient en réserve depuis quinze ans ? Après ce grand étalage de principes et de patriotisme, après avoir fait si longtemps la montre de leur conscience, ils trouvèrent enfin marchand et la vendirent. Ils doivent être satisfaits, ils marchent présentement à la tête de l'apostasie.

Ces hommes ne manquent pas d'une certaine dextérité dans les affaires, de cette dextérité du moins qui tient à leur caractère. Nous les avons vus à l'œuvre, nous savons ce qu'ils valent. Vous tenez déjà

sans doute pour un grand politique l'homme de juillet qui pour soulever l'Europe se chargea de répandre au delà de nos frontières les proscrits et les réfugiés de tous les pays. Mais vous l'admirez bien plus encore lorsque vous saurez que, n'ayant d'autre dessein que de se faire auprès des cabinets étrangers un mérite de quelque officieuse délation, il leur donne secrètement avis de la tempête qu'il a lui-même excitée contre eux ¹.

C'est bien encore un de ces habiles qui, faisant descendre la politique au rôle de vile entremetteuse, facilite lui-même une intrigue de galanterie où doit succomber une femme malheureuse et fugitive. Et comme celui-ci ne cherchait que le profit d'un grand scandale, il se réserve à faire arrêter la propre nièce de son souverain

¹ Plus tard le même personnage excitait sous main le parti républicain, pour effrayer la nation et se rendre de plus en plus nécessaire.

lorsque le temps sera venu de constater publiquement la faute et le déshonneur de cette princesse.

Sans doute l'antiquité, dans ses religieuses croyances, n'eût point attendu mieux d'une époque qui venait de s'ouvrir sous de si funestes auspices. Je veux parler de l'assassinat du dernier des Condé, de ce vieux duc de Bourbon que l'on prétend flétrir d'un suicide, et dont l'histoire se charge de nommer plus tard les meurtriers. De pareils crimes n'étonnent point dans les cours, lorsqu'ils y sont le fruit de l'ambition ou de la vengeance ; mais ce qui nous doit frapper ici, c'est de voir pour la première fois peut-être un prince mourir si près du trône par un horrible forfait de grand chemin.

Et cependant, de quels noms fameux prétend-on racheter la honte de ces temps ? A la tête vous trouvez celui de Casimir Perrier, devenu apparemment un grand

citoyen pour avoir voulu donner à l'ambition de la France la pente des intérêts matériels, pour nous avoir voulu sauver par la bassesse des sentiments de la violence de nos passions. Toujours banquier, toujours marchand, son langage, comme sa politique, ne s'élève jamais au-dessus des inspirations de l'esprit mercantile. Ainsi à la tribune, où il vient justifier les ridicules prétentions de ses subalternes, vous l'entendrez s'écrier, comme tous ceux qui ont l'habitude de surfaire : « Méfiez-vous, « messieurs, méfiez-vous des capacités à « bon marché. » Ce qui veut dire, en d'autres termes, que notre civilisation toute de bourse et de comptoir n'admet ni talents désintéressés ni patriotisme sincère. Nous avons vu quelque chose de plus étrange encore, tant est grande la contagion ! Nous avons vu un autre ministre qui cependant ne payait point patente, un pair du royaume, un maréchal de France,

s'emporter à la seule idée d'un retranchement dans les revenus attachés à sa charge, et déclarer tout net qu'on lui arracherait plutôt la vie : bien différent en cela de ces anciens capitaines que Plutarque nous peint si désintéressés, et préférant toujours *ce qui est glorieux à ce qui est utile*. Il est vrai qu'au temps reculé des héros, on n'avait point encore fait l'application de l'esprit mercantile aux sentiments d'honneur et de fidélité.

Tandis que le pouvoir lui-même porté aux mœurs une atteinte fatale ; l'esprit de corruption, se faisant jour par de nouvelles issues, vient ajouter à nos autres misères le zèle de la propagande et la plaie des sectes. En un instant la France se couvre de missionnaires de désordre, de prédicateurs d'athéisme qui font vanité de leur cynique audace. De tous côtés des temples sont ouverts à l'infamie, ou plutôt d'abominables écoles où l'on prêche la commu-

nauté des femmes, la débauche, l'adultère. On nie la morale et la vertu, on insulte tous les sentiments honnêtes ; c'est le vice refaisant l'éducation de l'homme. Je ne crains point d'exagérer de criminels excès en disant qu'il y avait au fond de toutes ces sectes un dessein formé de dégrader la nature humaine. En faut-il de plus fortes preuves que les prédications mêmes des *fourriéristes* et des *saint-simoniens*, dont les uns doivent leur nom à l'impertinent auteur du NOUVEAU MONDE SOCIÉTAIRE, et les autres à un homme dont la mémoire flétrie n'a laissé que des exemples de corruption et d'extravagance.

Il est vrai que ces sectes naissantes, qui prétendaient inonder le monde de colonies industrielles, ne tardèrent pas à encourir la sévérité du gouvernement. Quelques novateurs des plus hardis avaient déjà fondé des collèges et mis à contribution la crédulité publique, lorsque, traduits devant

les juges , il leur fallut prendre le parti de rentrer dans la vie commune. Mais ce n'était là qu'un faible obstacle à leurs doctrines , et ils se promirent bien de recourir à toutes les autres voies dont ils pourraient faire usage pour les répandre. Nous les avons vus se faire professeurs, journalistes, industriels, se glisser dans les administrations et parvenir aux hautes charges de l'État. Ils pensaient avec raison qu'il est certains postes d'où l'on peut tout aussi facilement arriver et peut-être encore plus vite que par de fanatiques prédications, à avilir les sentiments et le caractère d'un peuple.

Nous mettrons sur la même ligne encore les doctes abbés de *l'église française*, avec tous leurs programmes de travaux apostoliques et leur édification à grand spectacle. Leur secte, en effet, ne saurait être distinguée des autres foyers de corruption que par le sacrilège même de ses repré-

sentations théâtrales. Elle doit être mise au rang de ces nouveaux essais de religion, où chacun peut, suivant la pente de ses mœurs, rencontrer les doctrines qui lui conviennent, et varier à son gré le choix de sa honte et de sa misère.

Il y a quelque chose qui peint encore mieux l'esprit du temps, c'est la manière même dont le chef de l'église française s'est paré de l'autorité pontificale. La mitre et le bâton pastoral que porte l'acteur sur la scène ne sont pas plus ornement de comédie. Sa prélature, conférée par la franc-maçonnerie des *templiers*, pouvait tout au plus lui donner le droit d'ouvrir une loge de francs-maçons. Mais le pape des boulevards visait à de tout autres résultats, et il a inventé la messe française, qui sans doute apporte beaucoup plus de profit qu'une séance de la rue de Grenelle, *ad majorem gloriam Dei*¹.

¹ C'est la devise des templiers francs-maçons qui s'assemblent rue de Grenelle.

Dans ce grand mouvement antisocial il faut bien aussi faire la part des journaux qui ont le plus aidé de leur scepticisme ou de leur impiété au progrès des sectes nouvelles. N'était-ce donc pas faire cause commune avec les novateurs que de jeter continuellement dans l'esprit du peuple des semences de découragement et d'apostasie? N'était-ce pas entrer de tout point dans leurs intérêts que de nous montrer la foi perdue et la religion pour jamais détruite? Vous prétendez que le christianisme est éteint en France! Et que n'ajoutez-vous qu'il en est de même de l'honneur, du patriotisme, de l'esprit public, dont on n'aperçoit plus que les dernières lueurs? Ne faites point parler à demi la vérité : dites au juste ce que nous sommes, dites ce que valent les mœurs d'un peuple sans règles et sans croyances.

Au surplus, le lecteur va jeter les yeux sur quelques-unes de ces assertions per-

fides que l'on pourrait croire dictées par les sectaires eux-mêmes. Elles sont extraites de différents journaux, qui tous, comme on le verra, renferment la même pensée, à commencer par les réflexions suivantes sur l'église de la Madeleine, lesquelles sans doute n'ont pas besoin de commentaire. Voici les propres paroles du journaliste : « N'est-il pas déplorable de
« penser qu'un si vaste et si grandiose édi-
« fice ait été élevé dans un but étranger à
« la population ? que, dans cette resplen-
« dissante enceinte, nul intérêt, nulle
« croyance n'appellera le peuple ? car, il
« faut bien le répéter, la religion est
« éteinte, et les ministres eux-mêmes, qui
« ensevelissent de si énormes impôts dans
« une consécration religieuse, ne donne-
« ront pas l'exemple à la nation d'aller
« suivre un culte auquel ils sont aussi in-
« différents qu'elle-même ? »

Or, ce langage même vous semblera

faible et timide, lorsque vous aurez vu de quelle façon les autres journaux s'expliquent sur les lumières de notre époque.

« Vous savez, dit celui-ci, que Voltaire
« a tué le christianisme, non pas avec ses
« ironies, comme les enfants le pensent,
« mais avec la doctrine du progrès et de la
« perfectibilité indéfinie de l'espèce hu-
« maine, etc. — La foi révolutionnaire, dit
« celui-là, est la seule religion de notre
« siècle; sa messe ou son prêche s'appel-
« lent propagande; sa communion, l'as-
« sociation; son baptême est le baptême
« du sang, etc., etc. »

N'est-ce pas un économiste de la même trempe, qui écrivait touchant la doctrine du progrès : « Cette cause est-elle physio-
« logique ou morale? Y a-t-il là une mis-
« sion divine imposée à l'homme, ou une
« nécessité résultant de l'ensemble des mo-
« lécules organiques du corps humain?
« Peu importe pour la science politique. »

Et, en effet, qu'importe à des économistes qui prétendent bannir de l'ordre social la morale et la vertu, que l'on croie en Dieu ou que l'on n'y croie pas; que l'on prenne pour base la physiologie ou la psychologie, le matérialisme ou l'immortalité de l'âme? Certes ils ont bien mesuré la portée de l'esprit public ceux qui osent mettre au rang de nos progrès tant de signes de décadence et d'avilissement, et ces poisons mortels que répandent et font circuler dans le corps social leurs mains parricides?